

## **Texte de la Conférence du R. P. Alfred Bernier, S. J.**

**donnée à l'occasion de l'Exposition missionnaire de St-Boniface,  
octobre 1934.**

**COMMENT MOURURENT LE P. AULNEAU, S. J., L'ABBÉ  
DARVEAU, LES PP. FAFARD, MARCHAND, LE ROUX,  
ROUVIÈRE ET LE FRÈRE ALEXIS, O. M. I. — MÉRITENT-  
ILS LE NOM DE MARTYRS ? — LA LEÇON QUI EN  
DÉCOULE.**

### **Les Martyrs de l'Ouest Canadien**

Voilà un titre bien ambitieux. J'espère pourtant le justifier d'abord par le simple exposé de la mort des missionnaires tombés d'une mort sanglante, ensuite en montrant combien il est mérité par le sacrifice volontaire des victimes.

#### **I. — NARRATION**

Pour cette narration je me servirai principalement des œuvres des RR. PP. MORICE et DUCHAUSSOIS, Oblats de Marie Immaculée.

##### *Le Père Aulneau.*

Le R. P. Aulneau, de la Compagnie de Jésus, eut l'honneur d'écrire de son sang la première page de ce glorieux martyrologe.

Né en France et venu au Canada en 1734, le Père Aulneau partit de Montréal pour l'Ouest avec le grand La Vérendrye le 13 juin 1735, se réjouissant à la pensée qu'il serait le premier à porter aux Indiens de nos contrées la bonne nouvelle de l'Évangile. Il passa l'hiver au fort Saint-Charles, situé au sud du Lac des Bois. Le printemps venu, La Vérendrye se vit obligé d'envoyer à Michillimakinak (autre fort assez éloigné) deux canots afin de se ravitailler. Jean-Baptiste La Vérendrye, fils

ainé de l'explorateur, y commandait une petite troupe de dix-neuf voyageurs. Le P. Aulneau s'y adjoignit.

Aucun d'entre eux ne devait arriver au terme du voyage. Quelques jours auparavant, des Cris, amis des Français, avaient tiré sur un parti de Sioux. Ceux-ci, croyant les Français de connivence avec leurs ennemis, résolurent de se venger sur eux.

L'expédition française, partie du fort Saint-Charles, s'était arrêtée sur une île située à une vingtaine de milles. Elle porte actuellement le nom de l'île au Massacre. Avec l'habileté caractéristique du sauvage, les Sioux se glissèrent inaperçus, de nuit, à leur campement et massacrèrent toute la troupe.

Lorsque les Français de La Vérendrye, à cette offense nouvelle, vinrent explorer l'île, ils constatèrent que le P. Aulneau se tenait sur un genou, la main gauche reposant sur le sol et la droite levée comme dans l'acte de donner l'absolution.

Ceci se passait en 1736. Dans deux ans nous pourrions donc en célébrer le deuxième centenaire.

Cet assassinat sacrilège jeta la terreur dans tous les cœurs. La bande décampa précipitamment avec son butin, parmi lequel se trouvaient les vases sacrés dont le missionnaire s'était servi pour la célébration de la sainte messe. Le calice échut à une veuve qui, dans un laps de temps incroyablement court, perdit tous ses fils. La malédiction qui semblait s'attacher au vase mystérieux l'impressionna si vivement qu'elle finit par le jeter dans la rivière.

Ainsi se terminèrent les rêves d'évangélisation du P. Aulneau. Il semblerait que, dans les derniers jours de sa vie, il avait eu un pressentiment du sort qui l'attendait, puisque, quinze jours seulement avant sa fin prématurée, il avait écrit à un de ses confrères : « Continuez de prier Dieu pour moi, mon cher Père, et recommandez-moi à la sainte Vierge. J'espère bientôt terminer ma carrière, mais crains de la terminer mal. »

En cela il se trompait, car le martyre n'est pas une trop mauvaise fin de carrière, pour un missionnaire.

Mais était-ce bien là le martyre ? Il semble qu'en

procès de canonisation à Rome, il serait difficile d'établir clairement s'il fut tué en haine de la foi ou simplement en sa qualité de Français.

Cependant, à la fin de ce travail, j'espère pouvoir établir que le titre de martyr du Christ que nous lui décernons est amplement mérité.

On sait qu'une série d'expéditions conduites de 1902 à 1908 finit par mettre au jour et à identifier les squelettes des victimes. Les auteurs principaux de cette magnifique reconstitution historique furent Monseigneur Langevin, Mgr (alors l'abbé) Béliveau, Son Honneur le Juge Prud'homme, des Pères Oblats de Kenora, enfin des Pères Jésuites du Collège de Saint-Boniface, en particulier le P. Paquin, auquel semble revenir l'honneur de la découverte exacte des ossements des victimes et des ruines du fort Saint-Charles.

On sait aussi, malheureusement, que ces ossements sacrés, conservés pieusement au Collège, furent anéantis dans la catastrophe de l'incendie de 1922.

### *L'abbé Darveau.*

Le meurtre — disons mieux — le martyre de l'abbé Darveau se passa en juin 1844, à la baie des Canards sur les bords du lac Winnipegosis, à environ 300 milles au nord-ouest de Winnipeg.

L'année précédente, il s'était rendu au Pas pour y évangéliser les Indiens. Chemin faisant, il s'arrêta à un camp indigène. L'un des deux hommes qu'il avait payés pour l'accompagner durant tout le voyage refusa d'aller plus loin. Il demanda même au missionnaire des provisions qui, après la perte pécuniaire qu'entraînait pour celui-ci son peu de fidélité, ne purent lui être accordés. Là-dessus, cet individu, un Muskégon appelé Chétakoun, murmura des paroles de mécontentement et s'en alla. Il s'en alla, oui, mais malheureusement nous ne tarderons pas à le retrouver.

M. Darveau se rendit donc au Pas. Il y passa cinq semaines en proie aux persécutions mesquines et aux menaces de ceux des naturels qui prenaient le parti

du catéchiste protestant qui l'avait devancé. Il en écrit ce qui suit : « L'enfer a employé ici toutes ses ruses d'abord pour me chasser, et ensuite pour rendre inutiles tous mes efforts. On est venu m'avertir que l'on allait me chasser, si je ne m'en allais pas... Dès qu'un sauvage arrivait, il se voyait entouré de protestants qui ne le laissaient tranquille que quand il avait consenti à aller au prêche, fait par un sauvage... Pour rendre les catholiques odieux, on leur a donné le nom de Windigo, être fantastique dont le nom seul fait trembler les enfants et fuir les grandes personnes. »

Ces persécutions sont importantes à remarquer pour caractériser la tragédie qui va suivre et lui donner son vrai nom : le martyre.

Malgré ces contradictions, un noyau d'adhérents fidèles, d'autant plus sincères dans leurs bonnes dispositions qu'ils n'avaient aucun avantage matériel à espérer du prêtre, restaient au milieu des prosélytes du protestantisme et lui avaient juré une fidélité constante pourvu qu'il revînt chez eux. M. Darveau les quitta, mais leur promit de revenir le printemps suivant pour fonder un établissement permanent au Pas.

Fidèle à sa promesse, M. Darveau partit en effet pour le Pas au commencement de juin 1844. Il avait pour compagnon un métis du nom de Jean-Baptiste Boyer et un petit garçon de la tribu des Muskégons. Non loin de la baie des Canards, leur point de départ, le prêtre et ses gens campèrent à un certain point du rivage où ils furent bientôt rejoints par quelques Muskégons, entre autre Chétakoun, le serviteur infidèle de l'année précédente. Pendant la soirée, le missionnaire essaya de leur parler religion. Mais Chétakoun prit à part un vieillard appelé Tchimékatis, auquel il représenta que le prêtre était la cause de l'épidémie qui avait, peu de temps auparavant, décimé la tribu.

— Il faut donc, insista-t-il, en finir avec lui, avant qu'il ait perverti les Indiens du Pas à sa manière de prier, et ne les ait par là mis en danger d'essuyer une autre attaque du même fléau.

Les exhortations du missionnaire relativement à la

nécessité d'embrasser la vraie foi ne firent qu'accentuer l'aigreur des deux sauvages à son égard. Elles décidèrent sans doute de son sort.

Et de peur que leur crime ne fût rapporté aux Blancs, ils se virent dans la nécessité de se défaire d'abord de son compagnon métis, que l'un des deux tua d'un coup de fusil. L'autre tira alors sur le prêtre ; mais telle était son agitation, à la pensée des conséquences de son acte, qu'il le manqua.

Les armes des deux meurtriers se trouvaient donc déchargées. Appréhendant que l'objet de leur haine ne vînt à s'échapper pendant qu'il les rechargeaient, ils pressèrent vivement un troisième sauvage, nommé Vizéna, le beau-fils de Tchimétakis, qui revenait justement d'une tournée de chasse, de tuer le prêtre.

— « Tire dessus ; fusille-le vite ! » cria Tchimékatis.

Mais Vizéna hésitait. — « Tue-le donc, te dis-je, insista son beau-père, ou bien il va nous tuer lui-même. »

Avec répugnance, Vizéna tira le coup fatal et M. Darveau tomba mort près de son canot.

Les trois mécréants épargnèrent le petit Muskégon parce qu'il était l'un des leurs ; mais ils lui défendirent, sous les peines les plus graves, de jamais souffler mot de ce qui était arrivé. Comme, plus tard, il lui arrivait, en cas de contradiction, de menacer de tout révéler, l'un des meurtriers le prît un jour avec lui à la chasse et il ne fut jamais plus revu.

Comme épilogue nous mentionnerons ici que Chétakoun eut une fin misérable, digne punition de son crime. Tchimékatis, qui avait comme forcé son gendre à tuer le prêtre, eut un sort encore pire. Aveugle et sourd depuis longtemps, il fut brûlé vif dans sa cabane. Vizéna admit publiquement, à l'heure de sa propre mort, qu'il allait brûler parce qu'il avait fusillé M. Darveau.

Je souligne à dessein la conclusion du P. Morice : « Il est très probable, sinon certain, que cette fin prématurée fut occasionnée par la haine du nom catholique et une peur superstitieuse du prêtre inspirées par le représentant d'une secte protestante. »

Le 24 juillet, Mgr Provencher envoya un cercueil au lieu du sinistre, et les restes du prêtre martyr (l'expression est encore du P. Morice) furent amenés à Saint-Boniface, où ils devaient plus tard reposer avec ceux de son propre évêque.

### *Les PP. Fafard et Marchand.*

Le P. Aulneau était Jésuite. M. Darveau, prêtre séculier.

Voici maintenant paraître dans l'arène sanglante les Pères Oblats. Dieu ne pouvait manquer de se choisir de glorieuses victimes parmi l'illustre Congrégation qui, depuis si longtemps et presque seule guerroyait pour le Christ dans nos plaines et les glaces polaires du Nord. Un bataillon de braves ne se glorifie pas seulement de ses victoires : il tire aussi une juste fierté de ses héros morts au champ d'honneur.

On était au plus fort des troubles de 1885. Il y avait alors au lac la Grenouille deux Pères Oblats, les Pères FAFARD et MARCHAND, qui s'efforçaient de faire du bien aux sauvages de la localité. Mais ces pauvres gens, surexcités par les événements, confondirent les missionnaires avec leurs ennemis. Le Jeudi saint, 2 avril 1885, immédiatement après l'office divin, les deux Pères, ainsi que les blancs de la place, furent sommés de se rendre au camp du chef indien, Gros-Ours, qui était à la tête des Indiens du fort Pitt.

Parmi ceux qui prirent part à cette triste procession se trouvait un fermier instructeur, un certain Delaney. Il paraît que celui-ci refusa soudain d'avancer. Là-dessus, au dire d'un témoin oculaire, « les Indiens levèrent leurs fusils et se précipitèrent sur lui. Le P. FAFARD s'élança alors en avant et se plaça en face des Indiens menaçants ; mais il fut accablé par le nombre et jeté à terre », puis il reçut un coup de fusil dans le corps. Pendant ce temps, le P. MARCHAND essayait d'empêcher les sauvages d'aller après la femme (une dame Simpson). Quand il vit que le P. FAFARD avait été tué, il s'efforça de se frayer un chemin vers son corps à travers la horde

d'Indiens. Il était un homme vigoureux et lutta avec énergie. Alors un sauvage se précipita sur lui et l'étendit mort d'un coup de fusil. Sept autres blancs furent massacrés avec les prêtres et quelques femmes faites prisonnières.

Tel fut le massacre du lac La Grenouille, dans lequel chacun des deux missionnaires tomba martyr de la charité : le P. FAFARD ayant succombé en voulant sauver Delaney, et son confrère ayant reçu le coup de grâce, parce qu'il insistait pour porter les secours de la religion à son aîné dans le sacerdoce, qui venait d'être atteint par une balle meurtrière.

Les corps des deux martyrs furent jetés dans le soubassement de l'église, qui venait d'être dépouillée de tous ses ornements et de ses vases sacrés. En sortant, les meurtriers furent terrifiés en voyant (ou en croyant voir) la grande image du Sacré-Cœur prendre une attitude menaçante et indiquer, par un mouvement significatif de la main, le châtiment qui les attendait. C'est pourquoi, pour se débarrasser de cette grande vision, ils mirent le feu à l'édifice sacré.

### *Les Pères Rouvière et Le Roux.*

Faisons maintenant un grand voyage jusqu'à la Mer Glaciale et rejoignons-y les missionnaires Oblats... en imagination seulement, c'est la seule manière possible de suivre ces géants de l'« épopée blanche », selon l'expression célèbre.

Au commencement d'août 1913, deux jeunes missionnaires, les PP. ROUVIÈRE et LE ROUX, y évangélisaient les Esquimaux de la baie du Couronnement et les îles de la mer Glaciale. Cette année-là, la famine menaçait le camp, comme il arrive souvent. Les Pères s'étaient munis de provisions, mais elles furent bientôt volées par leurs chères ouailles. Une nuit même, l'Esquimau qui hébergeait les missionnaires se glissa au chevet du P. LE ROUX, lui enleva sa carabine et la cacha. C'était le condamner, lui et son confrère, à mourir de faim. L'arme fut donc reprise par son propriétaire.

Quoique le blanc ne manque pas dans le grand désert blanc, on peut conjecturer que le Père ne mit pas de gants blancs pour se faire remettre son bien. Kormick (c'était le nom du voleur) entra en colère et se rua sur le P. LE ROUX pour le tuer. Mais un brave vieillard, Koha, maîtrisa l'agresseur.

Sans provisions, menacés et, de plus, malades l'un et l'autre, par suite de privations et de travaux excessifs, les deux Pères prirent le parti de revenir à leur point de départ, au lac de l'Ours. Ils partirent donc, annonçant qu'ils reviendraient l'année suivante.

Quatre nuits devaient encore rester aux missionnaires. Comment passèrent-ils les trois premières ? Nous ne l'apprendrons jamais. Ils durent beaucoup souffrir, car il faisait très froid et ils n'avaient ni tente pour s'abriter, ni bois pour se chauffer.

C'est pendant la seconde de ces nuits que deux amis du voleur Kormick, ayant noms Sinnisiak et Oulouksak, quittèrent à la dérobée la tribu endormie et se mirent à suivre les traces laissées dans la neige par le traîneau. Ils rejoignirent les missionnaires vers le milieu du jour. Ceux-ci comprirent leurs desseins perfides ; ils connaissaient la mauvaise réputation de Sinnisiak et ses relations avec Kormick. Ils leur firent cependant bon accueil.

Le lendemain, le vent se leva et une tempête se déclancha. La neige tourbillonnait en flocons épais et aveuglants. La marche devenait de plus en plus pénible.

Sinnisiak jugea le moment propice. Il bondit, les pas assourdis par le bruit de la tempête, jusqu'au Père LE ROUX, qui retenait le traîneau en arrière, et le transperça d'un coup de couteau.

Le blessé se précipita en avant en poussant un cri ; mais Olouksak, à son tour, se jetait sur lui, pendant que Sinnisiak criait : « Achève-le ; moi, je vais m'occuper de l'autre. »

Pendant qu'Oulouksak achevait le missionnaire avec son couteau, Sinnisiak saisissait la carabine et tirait sur le P. ROUVIÈRE, occupé à frayer, péniblement, un chemin aux chiens de son équipage.

Les deux Esquimaux accoururent.

— Achève-le ! commanda de nouveau Sinnisiak.

Oulouksak lui plongea dans le flanc sa lance encore fumante. Le pauvre Père s'étendit alors de tout son long dans la neige rougie. Comme il respirait et que ses lèvres remuaient encore, Sinnisiak alla chercher, au traîneau, la hache de travail des missionnaires ; et, revenant au moribond, il lui coupa les jambes, les mains et la tête.

Puis, déchirant les entrailles, Oulouksak arracha une portion du foie ; et les deux monstres en mangèrent.

Ayant jeté le corps dans un ravin, ils retournèrent au P. LE ROUX, l'ouvrirent et lui dévorèrent pareillement le foie.

L'horrible festin fini, ils s'emparèrent des carabines et munitions, et revinrent au camp où ils racontèrent ce qu'ils avaient fait : « Nous avons déjà tué les Blancs », dirent-ils à Kormick, en arrivant.

Leurs reliques reposent maintenant dans la Salle des Martyrs du Scolasticat de Marie-Immaculée à Edmonton, avec celles des PP. FAFARD et MARCHAND, et celles du Frère ALEXIS dont nous parlerons bientôt.

Ce forfait épouvantable criait vengeance. Aussi la communauté des Oblats entreprit de venger ses fils comme savent se venger des prêtres et des missionnaires qui ont donné leurs vies aux âmes.

En 1917 — en la fête de l'Assomption de la sainte Vierge, le 15 août — sixième anniversaire de la première rencontre des Esquimaux par le P. ROUVIÈRE, Sinnisiak, son bourreau, comparait devant le juge de la Cour suprême du Canada, à Edmonton, et faisait l'aveu de son forfait.

Et voici maintenant la vengeance des Oblats : elle fut éclatante !

Invokant son titre de père des missionnaires immolés, Mgr BREYNAT adressa une supplique au ministre de la Justice, pour que la peine de mort fût commuée. Il demanda que les deux meurtriers lui fussent confiés, afin qu'il pût leur faire comprendre la beauté de la religion catholique, dans ses institutions, dans ses missionnaires et dans sa miséricordieuse indulgence.

Ce recours en grâce fut entendu. La sentence de mort fut aussitôt changée en un emprisonnement indéfini, emprisonnement sans chaînes ni verrou, au fort Résolution, sur le Grand Lac des Esclaves, selon que l'avait proposé le Vicaire apostolique du Mackenzie.

La détention des coupables n'y dura que deux années, sous la garde bénigne de la gendarmerie locale, et à l'école des plus belles œuvres apostoliques de l'Extrême-Nord. En 1919, à la nouvelle prière de Mgr BREYNAT, les deux bourreaux furent entièrement pardonnés et renvoyés à leur patrie...

N'est-ce pas là une belle vengeance ?

### *Le Frère Alexis.*

Les martyrs dont nous venons de raconter la mort étaient prêtres. Mais il y a dans les Missions d'autres missionnaires, des frères catholiques, ceux que le Père DUCHAUSSOIS a si magnifiquement glorifiés dans son beau livre « *Apôtres inconnus* ». Apôtres du silence, du travail obscur et de la prière, apôtres qui ne sont pas prêtres mais qui cependant partagent le même martyre du devoir et du sang.

Ces apôtres inconnus ne méritaient-ils pas d'avoir, eux aussi, un représentant dans la glorieuse phalange des martyrs de l'Ouest ? Telle fut l'opinion du bon Dieu. Vous-même vous serez aussi de son opinion, après avoir entendu le récit de la mort du Frère ALEXIS. Vous y verrez une belle délicatesse du Maître envers ces admirables Frères coadjuteurs si précieux dans toutes les communautés.

Le Frère Alexis REYNARD apporta de France, son pays natal, les qualités les plus complètes et les plus solides que puisse réclamer la vie du coadjuteur missionnaire.

On montre, sur la grève du lac Athabaska, une roche qu'il roulait tout seul, et que personne n'a pu remuer depuis. Il fallait commander, pour son usage, des pelles et des pioches de triple résistance ; et encore, l'instrument se cassait-il souvent !

Cet Hercule était un humble. Mgr GRANDIN ayant songé à l'ordonner prêtre, il supplia qu'on le laissât renoncer au sacerdoce, afin de pouvoir servir les Missions dans une « humilité plus facile ».

Il se disait frappé par l'exemple de saint François d'Assise qui ne consentit jamais à se laisser imposer les mains.

A cette humilité, ce Frère joignait une mortification effrayante.

Mgr CLUT attendait au lac Athabaska, pendant l'année 1875, le renfort de deux jeunes missionnaires qui devaient lui venir par le lac La Biche. Craignant que, faute de guides, ils ne pussent arriver cette année-là, il envoya le Frère Alexis les prendre au lac La Biche. Il confiait en même temps à la garde du Frère, Geneviève, jeune orpheline de la tribu des Cris, élevée par les Sœurs Grises de l'Extrême-Nord et que réclamait la parenté du lac La Biche.

Deux métis, en route aussi pour le lac La Bi he, s'offrirent en qualité d'hommes de peine.

Comme guide, on désigna un Iroquois nommé Louis. Louis l'Iroquois avait la confiance des missionnaires. Mais la perspicacité des métis avait sondé davantage son caractère et mieux compris la dureté de son œil : « Cet homme-là a dû tuer du monde », avaient-ils dit en le voyant pour la première fois.

La barque quitta le lac Athabaska, au commencement de juillet 1875. En quelques jours d'une navigation normale, elle avait atteint le fort Mac - Murray, où viennent mourir en grondant les terribles rapides de la rivière. Déjà, l'on s'apprêtait à gravir ces rapides, lorsque l'Athabaska se gonfla tout à coup et que le courant devint irrésistible.

L'équipage refusa d'avancer, déclarant sagement qu'il fallait attendre la baisse des eaux. Mais le Frère Alexis, pressé par l'ordre de Mgr CLUT, résolut de partir à pied. Ne pouvant abandonner la jeune fille avec ces hommes, il la prit avec lui. Quelques provisions et son fusil de chasse répondraient, pensait-il, de leur subsistance.

Ce fut l'heure de l'Iroquois. Il s'offrit comme guide.

Le Frère, qui connaissait mal la forêt, accepta ce service. Il se souvenait pourtant d'avoir eu à réprimander le sauvage quelques jours auparavant, au sujet de l'orpheline. Mais l'Iroquois avait pleuré, il avait juré qu'il regrettait sa conduite. Le bon cœur du Frère Alexis ne savait pas douter. Peut-être comptait-il sur la force de ses muscles pour parer à toute aventure. En tout cas, il se réserva de porter lui-même la hache et le fusil chargé.

Comme ils partaient, l'Iroquois jeta en ricanant aux métis qui restaient : « On va enfin se régaler au bouillon blanc ! »

Quelques jours après, les eaux baissèrent et les métis se mirent en route avec la barque. Arrivés au confluent de la rivière des Maisons et de l'Athabaska, ils débarquèrent pour faire cuire leur dîner.

Ils y aperçurent aussitôt les restes d'un brasier mêlés à des ossements humains.

Epouvantés, ils remettent leur embarcation au large et, ramant et halant jour et nuit, ils fuient jusqu'au lac La Biche, résidence de Mgr FARAUD.

« La désolation de l'Evêque, qui redouta aussitôt ce malheur, dit le P. LEDUC, supérieur de la Mission, faisait peine à voir. »

Sans remettre au lendemain, il envoya le F. LAMBERT en canot, avec quatre rameurs, pour s'informer si les métis avaient dit vrai, et si les restes humains étaient bien ceux du Frère Alexis.

Hélas ! c'était lui, recouvert d'une couche de sable, sur la grève.

Le Frère LAMBERT et ses serviteurs procèdent à l'exhumation, continue le P. LEDUC. Horreur ! Ils ne trouvent que des ossements jetés là pêle-mêle. Plusieurs même manquent complètement. Aucun ne porte la trace d'une dent d'animal ; mais ils ont été coupés en plusieurs endroits. Une hache est à côté, portant des traces de sang. La tête est transpercée de part en part. Nul doute, le Fr. ALEXIS a été tué. A quelques pas de ce lieu, des ossements calcinés indiquent qu'il a dû servir à apaiser la faim de son guide. Le Frère LAMBERT recueille avec

respect ces ossements dispersés. Une omoplate manquait... Nous apprîmes qu'elle avait été retrouvée plus tard dans la forêt. Tout cela montre que le meurtrier avait désossé le corps afin d'emporter autant de chair qu'il le pourrait, après l'avoir fait sécher, comme on le fait de la chair du buffle dans la prairie.

L'Iroquois fut tué quelques semaines plus tard par un Cri. Du sort de l'orpheline, on n'apprit jamais rien.

Tous les missionnaires de l'époque regardent le Frère ALEXIS comme la victime de son zèle à défendre la vertu de l'enfant qu'on lui avait confiée.

Mgr GRANDIN disait : « J'estime que le Frère ALEXIS est mort, comme saint Jean-Baptiste, martyr de la chasteté. Je conserve ses habits et sa hache comme des reliques. »

Arrivés au terme de ces sanglantes tragédies, quels sentiments doivent dominer dans nos cœurs ? Pitié ou fierté chrétienne ?

Ne serait-ce pas pitié surtout ? Et quoi ! voir ces exemplaires superbes d'humanité brutalement abattus en pleine force et activité, apparemment, avant d'avoir pu accomplir leur mission bienfaisante en ce monde ! Voir ce sang si jeune, si noble et si pur couler en pure perte, semble-t-il, privant le monde de sa sève vivifiante ! S'imaginer la désolation que dut apporter aux foyers de leurs familles lointaines et aux cœurs de leurs confrères en communauté l'affreuse nouvelle d'une mort cruelle, sans assistance et sympathie fraternelle, sans étreintes familiales, sans prêtre ! Songer surtout au détriment infligé à l'humanité, à un pays, à une communauté par l'extinction subite d'un tel foyer de dévouement, de charité et de lumière qui rayonne dans le cœur d'un missionnaire ! Cela n'est-il pas attristant et propre à faire jaillir les larmes des yeux et la pitié de nos cœurs ? Oui, sans doute ; mais l'Apôtre nous avertit de ne pas pleurer nos morts comme ceux qui n'ont pas d'espérance — *Tanquam qui spem non habent*. Ceux qui tombent pour des causes humaines, si belles qu'elles soient, ceux-là, sans doute, peuvent exciter une pitié inconsolable et des regrets inguérissables. Mais nous, chrétiens,

nous catholiques, nous savons qu'il n'en est pas ainsi des martyrs de Jésus-Christ et que ceux-là, par leur mort même et leurs souffrances, font vivre le monde et vivent eux-mêmes une vie pleine d'immortalité bienheureuse.

Mais méritent-ils bien ce grand nom de martyrs ceux dont nous avons contemplé le glorieux trépas ?

A propos de chacun d'eux je me suis efforcé de faire ressortir les circonstances qui les marquent de cette auréole. Le jugement de l'Eglise, justement sévère, seul peut l'établir officiellement.

Mais une considération générale nous montrera qu'ils ont bien, aux yeux de Dieu, le mérite du martyre. Lorsqu'ils quittèrent leurs familles bien-aimées et le beau pays de leurs pères ; les uns, la belle France si cultivée, si savante, si civilisée ; les autres, la vieille province de Québec, la douce province où il fait si bon de vivre, ils savaient le lent martyre qui les attendait : le martyre de l'éloignement des affections humaines remplacées par la société de barbares grossiers et trop souvent ingrats ; le martyre des tempêtes de neige et des vents glacés ; le martyre des marches épuisantes et des durs travaux où l'on arrache sa vie comme on peut ; le martyre de la faim et celui de l'isolement ; le martyre de la saleté, des maringouins et des poux. Tout cela ils le savaient d'avance et l'acceptaient gaillardement et joyeusement : car ces missionnaires, dans leur rude vie sacrifiée, savaient rire de bon cœur et bien plus franchement que ces financiers qui consacrent leurs vies à écorcher les petites gens pour magnifier leur bourse et arrondir leur ventripotence.

Ce lent martyre ils le prévoyaient donc, bravement, ils allaient au-devant, ils le provoquaient. Mais l'autre, celui du sang, celui où la chair torturée frissonne, où la bouche râle, où l'œil mourant rencontre l'œil féroce et haineux du bourreau, celui-là, ils le savaient du moins possible dans la vie aventureuse et militante qu'ils affrontaient, d'avance, ils l'acceptaient.

Mais que dis-je ? accepter. C'est trop peu dire. Ils le désiraient, ils l'appelaient de leurs vœux et de leurs

prières, ils l'espéraient comme un idéal auquel on n'ose croire, mais qui, accessible à quelques-uns seulement, peut être envoyé un jour par le choix amoureux du Maître suprême, et ils lui demandaient d'être cet élu : et ceux à qui cette couronne sanglante fut offerte la saisirent héroïquement.

Et c'est cette couronne triomphale qui doit dissiper la tristesse et même la pitié trop humaine de nos cœurs pour y faire dominer la fierté chrétienne.

S'ils surent accepter et désirer les deux martyres, le martyre de toute une vie de sacrifices, et le martyre sanglant, c'est qu'ils portaient au cœur trois amours : l'amour de Jésus, leur maître, auquel ils s'étaient consacrés dans leur jeunesse enthousiaste et dont ils portaient le crucifix sur leur poitrine ardente ; l'amour de la Vierge Immaculée dont ils accrochaient l'image aux parois de leurs pauvres cabanes et dont la contemplation consolait leurs longs ennuis d'hiver ; enfin l'amour des âmes, surtout des plus incultes, des plus malheureuses, des plus pauvres et délaissées, parce qu'en elles surtout ils entendaient la grande plainte de la détresse humaine qui a soif du sang de Jésus-Christ et parce qu'en elle plus que dans les heureux de ce monde ils distinguaient l'image de leur Jésus crucifié, pauvre et souffrant : *Quod uni ex istis minimis fecistis, mihi fecistis.*

Mais je m'aperçois qu'emporté par mon sujet, je commets une inexactitude que je dois corriger immédiatement. Moi, vieux professeur de grammaire, je me suis trompé de temps : j'ai mis ma phrase au passé : il faut y joindre le présent, oui, le présent et l'indicatif, et proclamer bien haut qu'aujourd'hui encore, à présent, l'illustre Congrégation des Oblats continue l'héroïque tradition de ses grands ancêtres et qu'à présent encore elle accepte héroïquement et elle va au-devant du martyre de la vie missionnaire ; aujourd'hui encore elle écrit un chant nouveau de l'épopée blanche ; à présent encore elle appelle et espère l'heure de l'inspiration divine, qui lui fera retracer une page nouvelle de l'épopée rouge !

Je vous demande donc pardon, mes frères, de mon oubli momentané qui est surtout maladresse d'expression.

Cependant ma conscience me reproche un autre péché : je n'ai parlé que de ces éclatantes victimes que l'histoire nous montre dans une gloire empourprée de sang : les martyrs rouges. Mais voilà que ce soir, derrière elles, se lève la non moins héroïque armée de ceux que je pourrais appeler les martyrs blancs : tous ces Pères et ces Frères et ces Sœurs qui ont versé le sang de leurs veines non pas violemment et dans un rayonnement de gloire humaine, mais obscurément et au compte-gouttes, dans les âpres travaux de l'apostolat, dans les pénibles voyages à travers les tourbillons de neige où l'on tourne en rond sans trouver son chemin et où l'on fait son lit dans la neige ; dans les constructions pour lesquelles manquent les matériaux les plus indispensables ; dans les tortures de la faim lorsque la pêche ou la chasse a fait défaut ; dans les dégoûts et les hauts de cœur que provoque une nourriture nauséabonde sous le wigwam des sauvages ; dans les morsures des insectes qui soutirent le pauvre sang par mille petites piqûres ; dans les maladies où l'on languit sans médecins ni remèdes. Enfin, lorsque les veines épuisées ne faisaient plus battre leur grand cœur, ils se couchaient dans une mort bienvenue parce que féconde, mais digne du martyre elle aussi, parce que acceptée et offerte au Christ-Roi en témoignage suprême de foi et d'amour !

Et ce n'est pas seulement le sang de leurs veines que contient le calice d'immolation qu'ils offrent à Jésus en expirant : c'est aussi, c'est surtout le sang de leur cœur.

En partant, ils ont dit adieu à leur famille, et à la vie civilisée, et à leur patrie lointaine. Ce fut un déchirement douloureux. La blessure s'est refermée un peu, mais croyez-vous qu'elle ne se rouvre pas lorsqu'elle est froissée au vif par la compagnie de sauvages sales et grossiers, par leur incompréhension et leur ingratitude ?

Il coule encore, ce sang du cœur, lorsque, immobilisé dans un wigwam ou un iglou, le missionnaire doit passer

de longues semaines, des mois entiers dans l'isolement, sans confrère, sans livres, dans l'obscurité de la nuit polaire, à attendre quoi ?... que le soleil se lève ; qu'il se lève du désert, qu'il se lève aussi dans les âmes pour les éclairer, les réchauffer, les féconder ! Oh ! alors, que de fois sa pensée ne se reporte-t-elle pas bien loin, vers tous ceux qu'il a quittés !

Il coule, ce sang du cœur, surtout lorsque le prêtre songe que, pour résultat de ses travaux gigantesques, elle restera bien légère la gerbe d'âmes à offrir au divin Moissonneur, lorsqu'il a fait des centaines de milles, qu'il a gelé, travaillé, appris une langue difficile et qu'arrivé dans une tribu païenne, il ne trouve que dérision, dureté, péché... et cela, des années ! Comme il saigne alors, ce cœur d'apôtre !

Enfin, lorsque son vieux cœur a épuisé toute sa sève, le missionnaire le prend, ce vieux cœur et, au milieu du grand désert blanc, l'élève comme le calice du suprême sacrifice. A l'heure de sa mort qui est pour lui le moment solennel de l'élévation finale, dites-moi, le calice du martyr blanc n'est-il pas de même valeur que le calice du martyr rouge ?

Puisque j'ai commencé mon examen et ma confession publique à propos de mes péchés d'omission, allons jusqu'au bout : vous allez finir par me trouver une conscience bien noire au milieu de ces blancheurs et de ces rougeurs.

Un dernier remords est de n'avoir pas mentionné les héroïques religieuses, collaboratrices et émules en apostolat et en sacrifice des Pères missionnaires.

Ici, mon égoïsme souffle à ma conscience cette piètre excuse : « Mais, tu n'as pas à t'en occuper ; elles ne sont pas martyres, elles ! » A quoi ma conscience rétorque impitoyablement : « Pardon, Monsieur Ego ! Elles sont martyres elles aussi : martyres de l'apostolat et de la charité ! »

Elle aussi, cette jeune fille si distinguée, si délicate, comme tant d'autres aurait pu rester au sein de sa famille aimée, choyée, heureuse et méritant de l'être ; puis, elle aurait vu apparaître (comme dans les contes)

un brillant jeune homme, digne de ravir son cœur ; après quelque semblant de résistance (pour la forme, pour la montre et la galerie), elle se serait résignée... à être heureuse en ce monde !

Mais un jour le monde apprit qu'elle le plantait là ; le monde la crut folle, et elle l'était en effet au point de vue mondain. Mais quelques années après, le monde apprit avec stupéfaction qu'elle faisait une folie encore plus grande : elle partait, à la suite de ces aventuriers sublimes que sont les Oblats... et pourquoi ? pour partager leurs travaux, leurs fatigues, leurs souffrances, leurs famines, leurs cabanes de neiges... et leurs onglées !

Mais son éducation raffinée et sa délicatesse de civilisée, l'amour de son cœur qu'en ferait-elle ? Ce cœur, elle le consacrerait à instruire des petits sauvageons, à épouiller de petites sauvageonnes et à soigner des vieux sauvages et des vieilles sauvagesses ; et par le dévouement et la charité elle apprendrait à ces pauvres abandonnés Jésus-Christ !

Et vous croyez qu'elles font tout cela sans que le cœur saigne !

Honneur donc aux bonnes Sœurs Grises qui depuis près de cent ans affrontent ce martyre quotidien !

Honneur aussi aux Sœurs Franciscaines et aux Sœurs Oblates qui, plus récemment, à la grande voix de Mgr LANGEVIN, se sont élancées sur les traces de leurs vaillantes devancières !

Parmi ces dernières, les Sœurs Oblates, le Maître s'est choisi une victime il y a quelques années. Vous vous rappelez cet incendie du 25 au 26 février 1930 où un Couvent dirigé par ces Sœurs fut détruit à Cross Lake et où plusieurs enfants périrent. La Révérende Sœur Marguerite-Marie, supérieure de cette école, fut brûlée vive, victime de son dévouement.

S'étant rendu compte qu'un certain nombre d'enfants manquaient, la Sœur, n'écoutant que le cri de son cœur, monta au troisième étage pour tenter le sauvetage des malheureux enfants qui s'y trouvaient, et n'en revint pas.

Je m'excuse de ne pas commenter dignement ce sacrifice. Le temps me manque pour cela.

Je ne puis omettre cependant un témoignage peu connu du public, je crois, et cependant fort intéressant.

Vous avez tous entendu parler de la fameuse stigmatisée de Konnersreuth, Thérèse Neumann.

Or, le 6 juin 1930, un Frère Oblat, BALLWEG, qui avait eu peine à échapper lui-même à l'incendie, rendait visite à la grande voyante. Elle lui dit que l'on devait être sans inquiétude au sujet de la Supérieure qui avait exposé sa vie pour sauver les enfants : elle est devenue, dit-elle, une martyre de la charité et est entre bonnes mains. Ce trait est rapporté dans le livre de l'abbé C. E. Roy, sur Thérèse Neumann.

## II. — LA LEÇON DU MARTYRE

Il nous reste à recueillir la leçon qui découle (je suis tenté de dire : qui ruisselle) du sujet : la leçon du martyre.

Elle est bien vieille, cette parole du vieux Tertullien, que le sang des martyrs est une semence de chrétiens, et je ne puis prétendre à de l'inédit en la rééditant ; pourtant, comment ne pas la rappeler ce soir, en présence de cette si belle réunion de catholiques, devant ce clergé, devant ces missionnaires Oblats, tous, à des degrés divers, fils de ces martyrs ?

Si les œuvres immenses qui couvrent l'Ouest Canadien, si l'Eglise catholique fait si fière figure ici et poursuit sa mission divine avec un tel éclat, cette efflorescence est due sans doute à tous les missionnaires qui ont fait les dures semailles, mais tout spécialement à ceux qui les ont arrosées et fécondées de leur sang. Ne l'oublions pas, c'est dans la souffrance, les larmes et le sang du Calvaire qu'a été enfantée l'Eglise de Jésus-Christ et qu'elle a grandi. La Rédemption s'opère par la Croix, surtout si elle est arrosée du sang chrétien mêlé au sang de Jésus. C'est la grande loi de l'Apostolat.

Rappeler la fécondité du sang des martyrs est donc exprimer implicitement la reconnaissance que nous leur devons, — et que nous devons aussi à leurs successeurs, spécialement aux Révérends Pères Oblats.

C'est aussi rappeler l'obligation que nous avons de ne pas dégénérer, nous Canadiens-Français de Saint-Boniface, du Manitoba et de tout l'Ouest Canadien. A l'exemple de ces héros qui sont de notre sang, nous devons assez estimer notre foi catholique pour lui sacrifier tout ce qui peut l'attiédir ou l'affaiblir.

Sommes-nous bien convaincus que nous ne sommes pas de vrais catholiques et de vrais chrétiens, si nous ne mettons pas dans notre vie un minimum d'esprit de sacrifice, de zèle pour les âmes, d'amour généreux de la sainte Eglise ? Un vent de matérialisme jouisseur passe sur le monde et lui souffle le mépris des réalités surnaturelles et des anciennes disciplines qui proposaient l'idéal spirituel au-dessus de la matière. C'est à nous qui avons la foi, qui devrions avoir la foi robuste des martyrs, qu'il appartient de sauver le monde en y maintenant l'esprit chrétien, — l'esprit chrétien qui est opposé à l'esprit du monde. Où en est cet esprit chrétien à Saint-Boniface, dans nos familles ? S'il ne consiste qu'en démonstrations extérieures de piété — une piété sans croix et sans esprit de sacrifice — c'est un christianisme de camouflage qui s'effondrera devant les épreuves inévitables et les contradictions. Permettez-moi, à titre d'éducateur, d'attirer votre attention sur ce point. Ne vous contentez pas de donner à vos enfants des pratiques de fierté en quelque sorte mécanique ; il faut les vivifier par l'esprit de renoncement, de mortification, de dévouement à des causes qui dépassent leur petit égoïsme. A cette condition, vous en ferez de vrais chrétiens. Sinon, ne vous étonnez pas des déceptions douloureuses qu'ils vous causent vers la vingtième année. Vous les aurez mal élevés parce que dans votre éducation familiale, soignée peut-être sous certains rapports, vous aurez oublié un instrument essentiel : la Croix !

Dans la Rome païenne, jadis, lorsque les gladiateurs allaient affronter les bêtes féroces ou combattre entre eux, ils se présentaient devant César et disaient : « *Ave Caesar, morituri te salutant !* — Salut ! César. Ceux qui vont mourir te saluent. »

Ils mouraient, en effet, mais d'une mort stérile et sans espérance.

Plus tard, à Rome encore, le Colisée, qui avait vu les combats des gladiateurs, vit apparaître les multitudes des martyrs du Christ, faisant face à une autre multitude : celle du monde païen. Au lieu du salut à César, c'était l'hymne à Jésus Crucifié qu'ils entonnaient et ils mouraient, conspués par la foule païenne, mais l'espérance au cœur, car ils contemplaient leur Maître triomphant... et par leur mort unie à celle du Christ, ils sauvèrent le monde : ils furent les témoins de Jésus-Christ.

Et nous venons de contempler nos grands déserts blancs rougis du sang de nos martyrs, exhalant dans la mort le nom de Jésus.

Le temps s'en vient plus vite qu'on ne le pense peut-être où l'univers deviendra une immense arène, un sanglant Colisée. Sur les gradins il y aura le monde, ce monde maudit par le Maître, ce monde qui renie Dieu et toute religion pour les remplacer par un matérialisme absolu, désespérant et persécuteur. Cela se voit en certains pays, cela peut arriver ici même, cela peut arriver par toute la terre.

Dans l'arène seront alors tous ceux qui veulent rester fidèles au Christ, ceux qui seront prêts à abandonner pour lui et la vie éternelle, leurs biens d'ici-bas, leurs positions, leurs relations sociales, leurs honneurs, prêts à lui sacrifier leur vie.

Si ce temps arrive — et il est possible qu'il arrive, car, encore une fois il est déjà venu pour d'autres pays que le nôtre, — ce sera vraisemblablement lorsque vos enfants seront devenus adultes.

Les élevez-vous en futurs témoins du Christ ? avec un idéal au cœur, l'idéal chrétien ?

Martyrs du Christ, c'est-à-dire témoins du Christ, tous nous devons l'être en ce monde, à des degrés divers, — soit par le témoignage du sang, soit (et c'est le cas le plus vraisemblable) par le témoignage d'une vie chrétienne où l'on met le devoir et la loi de Jésus-Christ et de son Eglise au-dessus de toute richesse, au-dessus

de tout bien-être, au-dessus de la vie corporelle. Par là on crie à Jésus-Christ sa foi, son espérance et son amour — comme nos martyrs de l'Ouest-Canadien. Et par cet abandon total à notre Christ-Roi nous mériterons de n'en être pas abandonnés, pas plus qu'il n'a abandonné ses témoins, qu'il a au contraire glorifiés et béatifiés : M. DARVEAU, les PP. Aulneau, FAFARD, MARCHAND, LE ROUX, ROUVIÈRE et le Frère ALEXIS, O. M. I.

\* \* \*

Nous avons tenu à reproduire le texte intégral de cette magnifique conférence du R. P. BERNIER, parce qu'elle mérite bien d'être conservée dans les Annales des Oblats, dont lui, le confrère du P. Aulneau, fait l'éloge.

En été 1841, Mgr Bourget, de Montréal, avait appelé au Canada les Oblats de Marie Immaculée et les fils de saint Ignace. Les premiers arrivèrent à Montréal le 2 décembre 1841 et les Pères Jésuites quittèrent l'Europe le 24 avril 1842. Mais tandis que ces derniers reprirent l'œuvre interrompue de leurs fameux prédécesseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle parmi les Indiens de la région des Grands Lacs, les Oblats — dans le plan de la Providence — se lancèrent dans les immenses régions inexplorées de l'Ouest-Canadien. En acceptant ce champ d'apostolat, nos premiers Missionnaires étaient conscients de marcher sur les traces du Père Aulneau, S. J., et si le Conférencier a dit qu'ils désiraient le martyre comme couronnement de leur zèle, nous sommes heureux de reproduire ici un texte documentaire relatif à ce fait. Il est pris dans le journal même de Mgr TACHÉ, O. M. I., qui, encore sous-diacre, arriva avec le Père Pierre AUBERT à St-Boniface, le 25 août 1845. Quelques jours auparavant, le Frère TACHÉ nota dans son carnet de voyage :

« En continuant notre route, nous traversâmes le Lac de la Croix. C'est sur une île de ce lac que les Sioux massacrèrent, en 1736, un parti de voyageurs sous les ordres de l'un des fils de M. de La Vérandrye. Le Père

Aulneau avait été tué avec ses compagnons ; nous priâmes ce zélé apôtre de nous obtenir le zèle de dépenser notre existence au service de la cause sainte, *et au besoin, de verser, nous aussi, notre sang pour elle...* » (*Missions* 1866, p. 79.)

Quarante ans plus tard, cette prière trouva son accomplissement dans le martyre des Pères FAFARD et MARCHAND, Oblats de Marie Immaculée.

Signalons une coïncidence remarquable. Le 6 avril 1886, on célébrait le service anniversaire du R. P. FAFARD à St-Cuthbert, sa paroisse natale. Y assista Mgr GRANDIN qui, à cette occasion, fit aux chers parents du martyr la visite qu'il leur avait promise. Dans le chœur, on remarquait encore Mgr FABRE, évêque de Montréal, et Mgr LAFLECHE, évêque de Trois-Rivières, ancien missionnaire du Nord-Ouest, qui avait initié quarante ans auparavant le jeune Père TACHÉ à la Mission de l'Ile à la Crosse. Et celui qui alors était prêt à verser son sang pour la cause sainte fit maintenant l'allocution en l'honneur de son frère en religion qui a fécondé de son sang le sol des vastes Missions de ce Nord-Ouest. Les paroles de Mgr TACHÉ firent une vive impression, d'autant plus que le R. P. PROVOST avait apporté et déposé sur le catafalque la croix du P. FAFARD, encore teinte de sang.

\* \* \*

Nous sommes heureux d'apporter une autre documentation encore, qui réjouira le R. P. BERNIER, parce qu'elle donne une réponse — quoique non encore officielle — à sa question : si ces héros méritent le nom de martyrs ?

En 1911, le P. Ricci, franciscain, avait demandé à la Congrégation des Rites quelles étaient les conditions du vrai martyre. Il reçut la réponse suivante : « ... Insuper pro sacerdotibus, omnes censendi sunt martyres illi missionarii, qui occisi sunt in Sinis, dum modo ipsi non provocaverint mortem, agentes iniuste ; quod si occisi sunt tumultuarie, etiam solo praetextu quod essent Europaei, quoniam missionarii sunt in Sinis, solo fine religionis, morientes, occisi sunt veri martyres. »

